A MON OMBRE

Droite et longue comme un cyprès,
Mon ombre suit, à pas de louve,
Mes pas que l'aube désapprouve.
Mon ombre marche, à pas de louve,
Droite et longue comme un cyprès.

Elle me suit, comme un reproche...
– Malaise des mauvais matins,
Qui se courbe sous les destins,
Se ressouvient et se rapproche!... –
A travers les mauvais matins,
L'ombre me suit, comme un reproche...

Mon ombre suit, comme un remords,
La trace de mes pas d'ermite,
De mes pas dont la crainte hésite,
Vers l'allée où gîtent les Morts...
Mon ombre suit mes pas d'ermite,
Implacable comme un remords...

LET THE DEAD BURY THEIR DEAD

Voici la nuit ; je vais ensevelir mes morts,
Les songes, les désirs, les douceurs, les remords,
Tout le passé... Je vais ensevelir mes morts.

J'enfouirai, parmi les sombres violettes,
Ton visage d'amie aux tendresses muettes,
O toi qui dors parmi les sombres violettes!

Et je pleurerai l'astre éteint de ton regard...
Dans l'effort de la vie et les heurts du hasard,
Je pleurerai l'étoile éteinte d'un regard...

Je couvrirai d'encens, de roses et de roses,
La pâle chevelure et les paupières closes
D'un amour dont l'ardeur mourut parmi les roses...

Je sentirai monter vers moi l'odeur des morts,
Abolissant en moi les craintes, les remords,
Et m'apportant l'esprit indifférent des morts.

Je trouverai, sous les grappes de violettes,
Les sanglots apaisés et les larmes muettes,
Sous les fleurs de la mort, les sombres violettes...

Déjà se rassérène au fond de mon regard
L'éternel crépuscule au sourire blafard :
Les couleurs cesseront d'offenser mon regard.

J'emporterai là-bas le souvenir des roses,
Et l'on effeuillera sur mes paupières closes
Les lilas et les lys, les roses et les roses...

LA CONQUE

Passant, je me souviens du crépuscule vert
Où glissent lentement les ombres sous-marines,
Où les algues, offrant leur calice entr'ouvert,
Etreignent de leurs bras fluides les ruines
Des vaisseaux, autrefois pesants d'ivoire et d'or...
Je me souviens du soir où la nacre s'irise,
Où dorment les anneaux, étincelants encor,
Que donnaient à la mer ses époux de Venise...
Passant, je me souviens du curieux travail
Des éternels jardins qui gardent, virginales,
La fleur de nacre fraîche et la fleur de corail,
Dont les profonds remous avivent les pétales,
Rose animale et rouge éclose dans la nuit...
Je me souviens d'avoir bu l'odeur de la brume
Et d'avoir contemplé le sillage qui fuit
En laissant sur les flots une neige d'écume...
Je me souviens d'avoir vu, sur l'azur changeant
Des vagues, refleurir les astres du phosphore.
Mon lit frileux était le doux sable d'argent...
Je me souviens d'avoir frôlé le madrépore
En ses palais... d'avoir vu des lambeaux empreints
De sel, qui furent des bannières déployées...
D'avoir pleuré les yeux et les cheveux éteints
Et les membres meurtris des amantes noyées...
J'ai connu les frissons de leur baiser amer...
Dans mon cœur chante encor la musique illusoire
De l'Océan... Je garde en ma frêle mémoire
Le murmure et l'haleine et l'âme de la mer.

LASSITUDE

Je dormirai ce soir d'un large et doux sommeil...
Fermez les lourds rideaux, tenez les portes closes.
Surtout, ne laissez pas pénétrer le soleil,
Laissez autour de moi le soir trempé de roses.

Posez, sur la blancheur d'un oreiller profond,
De ces fleurs sans éclat et dont l'odeur obsède...
Posez-les dans mes mains, sur mon cœur, sur mon front,
Les fleurs frêles au souffle adorablement tiède.

Et je dirai très bas : « Rien de moi n'est resté...
Mon âme enfin repose... Ayez donc pitié d'elle...
Qu'elle puisse dormir toute une éternité... »
Je dormirai, ce soir, de la mort la plus belle.

– Que s'effeuillent les fleurs, tubéreuses et lys,
Et que sombre et s'éteigne, au seuil des portes closes,
L'écho pâle et lointain des sanglots de jadis...
Ah ! le soir infini ! le soir trempé de roses!...

DEVANT LA MORT

Ils me disent, tandis que je sanglote encore :
« Dans l'ombre du sépulcre où sa grâce pâlit
Elle aspire la paix passagère du lit,
Les ténèbres au front, et dans les yeux l'aurore.

« Elle aura la splendeur de l'Esprit délivré,
Rêve, haleine, musique, essor parfum, lumière...
Le cercueil ne la peut contenir toute entière,
Ni le sol, de chair morte et de pleurs enivré.

« Le cierge aux larmes d'or, le vol las du cantique,
Les lys fanés, ne sont qu'un symbole menteur:
Dans une aube d'avril qui vient avec lenteur,
Elle refleurira, violette mystique... »

– Et j'écoute, parmi les temples de la mort.
Je sens monter vers moi la chaleur de la terre,
Dont l'accablante odeur recèle le mystère
Du sanglot qui se tait et du rayon qui dort...

J'écoute, mais le vent des espaces emporte
L'audacieux espoir des infinis sereins...
Elle ne sera plus dans l'heure que j'étreins,
L'heure unique et certaine, et moi je la crois morte.

La nuit, dont la langueur ne craint plus le soleil,
L'enveloppant du bleu féerique de ses voiles,
Eteint jusqu'aux lueurs lointaines des étoiles,
Et le vin des pavots lui verse le sommeil.

O Morte que j'aimais, ô Pâleur étendue
Dans l'immobilité des néants noirs et froids,
Je n'ose t'apporter que les fleurs d'autrefois
Et mes sanglots païens sur ta beauté perdue...

WATER LILLIES

Parmi les ondoiements et les éclairs douteux,
Les langoureux lys d'eau lèvent leur front laiteux.

La rivière aux flots lourds berce leur somnolence...
Ce sont d'étranges fleurs de mort et de silence.

Leur fraîcheur refroidit les flammes du soleil,
Et leur souffle répand une odeur de sommeil.

Ce sont des fleurs de mort et de mélancolie ;
Elles ont caressé les bras nus d'Ophélie.

Elles aiment le saule et les roseaux, le bruit
Des feuillages, les soirs d'émeraude et la nuit.

L'accablante splendeur du jour les importune:
Elles dorment sur l'eau, pâles comme la lune.

Aucun souffle d'amour n'atteint leur pureté.
Elles furent jadis les lotus du Léthé.

Perséphoné, tressa des couronnes de rêve,
Les cueillit, quand ses pas errèrent sur la grève

Des morts, où les reflets plus beaux que les couleurs,
Et les échos plus doux que les sons, où les fleurs

Sans parfum, sont tissés dans la trame du songe,
Où l'ivresse qui sourd des pavots se prolonge...

Et les lys ont gardé le pieux souvenir
Du pays tiède où tous les chocs vont s'amortir,

De la Déesse aux yeux de crépuscule tendre,
Dénouant ses cheveux de poussière et de cendre.

TOI NOTRE PERE ODIN

Le vent d'hiver s'élance, audacieux et fort,
Ainsi que les Vikings, en leurs nobles colères.
La tempête a soufflé sur les pins séculaires,
Et les flots ont bondi... Venez, mes Dieux du Nord !

Vos yeux ont le reflet des lames boréales,
Les abîmes vous sont de faciles chemins,
Et vous êtes grands et sveltes comme les pins,
O maîtres des cieux froids et des races loyales !

Mes Dieux du Nord, hardis et blonds, réveillez-vous
De votre long sommeil dans les neiges hautaines,
Et faites retentir vos appels sur les plaines
Où se prolonge au soir le hurlement des loups.

Venez, mes Dieux du Nord, aux faces aguerries,
Toi, notre père Odin, toi dont les cheveux d'or,
Freya, sont pleins d'odeurs, et toi, valeureux Thor,
Toi, Fricka volontaire, et vous, mes Valkyries !

Ecoutez-moi, mes Dieux, pareils aux clairs matins :
Je suis la fille de vos Skaldes vénérables,
De ceux qui vous louaient, debout auprès des tables
Où les héros buvaient l'hydromel des festins.

Venez, mes Dieux puissants, car notre hiver est proche,
Nous allons rire avec les joyeux ouragans,
Nous abattrons le chêne épargné par les ans,
Et les monts trembleront jusqu'en leur cœur de roche.

Nous poserons nos pieds triomphants sur les mers,
Nous nous réjouirons de la danse des vagues;
Pour nous s'animeront les brumes, formes vagues,
Et pour nous brilleront les sillons de l'éclair.

Les mouettes crieront vers nous et vers l'orage
Que nous apporterons dans le creux de nos mains...
Or voici qu'on entend les combats surhumains
Et le cri des vaincus sur le blême rivage.

Voici, mes Dieux, que vous riez comme autrefois
Et que l'aigle tournoie au-dessus de son aire.
Nous avons déchaîné la meute du tonnerre,
Et les falaises ont reconnu notre voix.

L'espace écoutera nos farouches musiques
Et les cieux révoltés ploieront sous notre effort...
Venez à moi qui vous attends, mes Dieux du Nord !
Je suis la fille de vos Skaldes héroïques.

TON AME

Ton Ame, c'est la chose exquise et parfumée
Qui s'ouvre avec lenteur, en silence, en tremblant,
Et qui, pleine d'amour, s'étonne d'être aimée...
Ton Ame, c'est le lys, le lys divin et blanc.

Comme un souffle des bois où sont les violettes,
Ton souffle vient frôler le front du désespoir,
Et l'on apprend de toi les bravoures muettes...
Ton âme est le poème, et le chant, et le soir.

Ton âme est la fraîcheur, ton Ame est la rosée...
Sa très douce pitié console du destin
Et ranime d'un mot l'espérance brisée...
Ton Ame est le sourire au regard du matin...

LES CYGNES SAUVAGES
Chanson norvégienne

CHOEUR
Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

RECIT
Viens, nous respirerons les parfums de la neige.
Les brumes auront le bleu de tes regards froids.
Tes cheveux sont la nuit des sapins, et ta voix
Est l'écho des sommets que la tempête assiège.

CHOEUR
Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

RECIT
Les yeux lointains des loups guetteront ton sommeil.
Le vent victorieux et la mer magnanime
Rafraichiront ton front où l'espoir se ranime:
Tu te réjouiras de la mort du soleil.

CHOEUR
Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

RECIT
Viens, l'écho des sommets que la tempête assiège
Vibre dans la candeur farouche de ta voix...
Viens, nous effeuillerons les rires d'autrefois,
Viens, nous respirerons les parfums de la neige.

CHOEUR
Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

RECIT
A travers une nuit plus sainte que la mort,
Tu glisses pâlement, tel un cygne sauvage,
O Swanhild! et l'on voit sur ton profond visage
L'héroïque blancheur des Neiges et du Nord.

CHOEUR

Je prendrai, comme les nuages
Chassés par la bise qui mord,
Et comme les cygnes sauvages,
Mon élan vers le ciel du Nord.

LES EMMUREES

L'ombre étouffe le rire étroit des Emmurées.
Leur illusoire appel s'étrangle dans la nuit.
Leur front implore en vain la brise qui s'enfuit
Vers l'Ouest, où les mers sommeillent azurées.

Leur cécité profonde ignore les marées
Des couleurs, les reflux de la fleur et du fruit ;
Leur surdité n'a plus le souvenir du bruit,
Et la soif a noirci leurs lèvres altérées.

Leur chair ne blondit point sous l'ambre des soleils,
Lourde comme la pierre aux éternels sommeils
Que la neige console et que frôlent les brises.

S'éteignant dans l'oubli du silence vainqueur,
leur mort vivante a pris des attitudes grises...
La rouille des lichens a dévoré leur cœur.

LA MORT D'UNE BACCHANTE

Nous ne tisserons plus les graves violettes...
Nous ferons retenir le paktis vaste et doux
A travers les forêts et les plaines muettes,
Et nous arracherons le feuillage aux tons roux...
-O compagnes, la voix large des lyres chante
La mort d'une Bacchante.

La solitude a moins de regrets que l'amour,
Et le sanglot est moins déchirant que le rire...
Nous mêlerons nos bras jusqu'au déclin du jour,
Et nous parfumerons de roses et de myrrhe
Nos corps, où brûlera, comme un ferment divin,
La colère du vin.

Contemple sur ton seuil de pierre, ô sombre proie
De l'Hadès et du Styx, ô silence, ô pâleur !
Notre douleur, pareille aux éclats de la joie,
Notre joie aux yeux fous, pareille à la douleur, –
Car la foule, cueillant la fleur des vignes, chante
La mort d'une Bacchante.

Nous t'envelopperons de lumière et de bruit.
Plus tard, nous couperons nos cheveux de prêtresses,
Dorés comme la lune, épais comme la nuit ;
Ardents comme le soir, imprégnés de caresses ;
Plus tard, nous éteindrons la lueur du flambeau
Sur ton calme tombeau.

Et nous te laisserons à l'ombre pacifique...
jadis ta lassitude envia le sommeil
Du faune et du satyre accablés de musique,
Rassasiés de fruits et repus de soleil.
– Compagnes, écoutez la pleureuse qui chante
La mort d'une Bacchante.

LE BLOC DE MARBRE

Je dormais dans le flanc massif de la montagne...
Ses tiédeurs m'enivraient. Auprès de mon sommeil
Sourdait l'ardent effort des fleurs vers le soleil.
Rien ne troublait la paix large de la montagne.

Je dormais. Je semblais un astre dans la nuit,
Et l'ondoyant avril que l'amour accompagne
Tremblait divinement sur l'or de la campagne,
Sans rompre mon attente obscure de la nuit.

Blancheur inviolée au fond de l'ombre éteinte,
J'ignorais le frisson du nuage, et le bruit
Des branches et des blés sous le vent qui s'enfuit
En sifflant... Je dormais au fond de l'ombre éteinte,

Lorsque tu m'arrachas à mon calme éternel,
O mon maître! ô bourreau dont je porte l'empreinte !
Dans la douleur et dans l'effroi de ton étreinte,
Je vécus, je perdis le repos éternel...

Je devins la Statue au front las, et la foule
Insulte d'un regard imbécile et cruel
Ma froide identité sans geste et sans appel,
Pâture du regard passager de la foule.

Et je suis la victime orgueilleuse du temps,
Car je souffre au delà de l'heure qui s'écoule.
Mon angoisse domine altièrement la houle
Gémissante qui meurt dans l'infini du temps.

Je te hais, créateur dont la pensée austère
A fait jaillir mon corps en de fiévreux instants,
Et dont je garde au cœur les rêves sanglotants...
Je connais les douleurs profondes de la terre,

Moi qui suis la victime orgueilleuse du temps.

VERS LES SIRENES

Vous craignez le désir, ô compagnons d'Ulysse !
Aveugles et muets, l'âme close au péril
De la voix qui ruisselle et du rire subtil,
Vous rêvez des foyers qui recueillent l'exil
Aux pieds lassés. Moi seul! ô compagnons d'Ulysse,
Moi seul ai dédaigné la fraude et l'artifice,
Moi seul ose l'amour et le divin péril.

Dénouant leurs cheveux fluides, les Sirènes
Ceintes de la langueur et du regret des morts
S'approchent, un reflet de perles sur leurs corps.
Elles chantent... Leurs voix se mêlent aux clairs accords
Des vagues et du vent... J'entrevois les Sirènes...
Elles chantent l'amour qui corrode les veines
Comme un venin, et fait pleurer les yeux des morts...

O lâches compagnons d'Ulysse ! Pour une heure
Je donne l'existence humaine ! Pour un chant
Vaguement répété par la mer au couchant,
Pour un visage à peine entrevu, se penchant
Sur le miroir brisé des ondes, – pour une heure,
J'accepte le silence où le néant demeure,
Le silence où périt la mémoire du chant...

VIVIANE

Une odeur fraîche, un bruit de musique étouffée
Sous les feuilles, et c'est Viviane la fée.

Elle imite, cachée en un fouillis de fleurs,
Le rire suraigu des oiseaux persifleurs.

Souveraine fantasque, elle s'attarde et rôde
Dans la forêt, comme en un palais d'émeraude.

L'eau qui miroite a la couleur de son regard.
Elle se voile des dentelles du brouillard.

Parfois, une langueur monte de l'herbe et plane:
Les violettes ont salué Viviane.

Sa robe a des lueurs de perle et d'argent,
Son front est variable et son cœur est changeant.

Son pouvoir féminin s'insinue à la brume:
Elle devient irrésistible au clair de lune.

Des pâtres ont cru voir, de leurs yeux ingénus,
Des serpents verts glisser le long de ses bras nus.

A minuit, la plus belle étoile la couronne;
Parfois elle est cruelle et parfois elle est bonne.

Et Viviane est plus puissante que le sort ;
Elle porte en ses mains le sommeil et la mort.

Plus que l'espoir et plus que le songe, elle est belle.
Les plus grands enchanteurs sont des enfants près d'elle.

Près d'elle, la mémoire est un rêve aboli.
Son magique baiser est plus froid que l'oubli.

Ses cheveux sont défaits et le soleil les dore.
Chaque matin, elle est plus blonde que l'aurore.

Ondoyante, elle sait promettre et décevoir.
Vers le couchant, elle est rousse comme le soir.

A l'heure vague où le regret se dissimule,
Elle a les yeux lointains et gris du crépuscule.

Lorsque le fil ambré du croissant tremble et luit
Sur les chênes, elle est brune comme la nuit.

Des rois ont partagé son palais et sa table,
Mais nul n'a jamais vu sa face véritable.

Elle renaît, elle est plus belle chaque jour,
Et ses illusions trompent le simple amour.

Elle erre, comme un vent d'avril, sous la ramée,
Et vous reconnaissez en elle votre aimée.

Elle est celle qu'on ne rencontre qu'une fois.
Ecoutez... Nulle voix n'est pareille à sa voix.

Elle approche, et ses doigts effeuillent des corolles.
Vous tremblez... Vous avez oublié les paroles...

Mais vous savez – le bois merveilleux l'a chanté –
Qu'elle vous appartient depuis l'éternité.

Elle a changé de nom, de voix et de visage;
Malgré tout, vous l'avez reconnue au passage.

Elle réveille en vous tous les anciens désirs.
A l'ombre de ses pas brillent des souvenirs.

Vous l'avez pressentie et vous l'avez rêvée
Longuement, et surtout vous l'avez retrouvée.

Elle trame pour vous des jardins et des ciels,
Et vous vous endormez en ses bras éternels.

LA DOGARESSE
Un acte en vers

SCENE PREMIERE

L e palais des Doges. Fenêtres ouvertes sur la lagune. On entend de lointains accords de luths et de mandolines.

GEMMA

O Venise ! j'ai l'âme ivre de sérénades:
La musique a brûlé mes lèvres et mon front.
Les barques où, parmi la pourpre des grenades,
Rougit le rose frais des pastèques, s'en vont
Sous la brise du soir ivre de sérénades.

VIOLA

Le crépuscule, las de regrets et d'espoir,
Mire ses roux cheveux et ses yeux d'un bleu noir...
Il m'apparait ainsi qu'une femme fantasque,
Une femme voilée et riant sous le masque,
Que tente l'amoureuse aventure du soir.

GEMMA

Mon cœur se ralentit, obscurément fantasque,
Selon le glissement des gondoles.... Le soir
S'approche, souriant à demi sous un masque...

Les luths s'interrompent brusquement.

VIOLA

Ah ! les luths se sont tus!

GEMMA, *écoutant.*

Voici, dans le couloir
Un bruit de soie et d'or....

On entend un frisson de robe.

GEMMA

Voici la Dogaresse....
L'ombre de son regard mystérieux m'oppresse
Comme l'eau morte aux pieds rayonnants de la mer.

VIOLA, *comme en songe.*

L'eau morte aux plis dormants...

GEMMA, *la rappelant à la réalité.*

Voici la Dogaresse...

VIOLA, *comme en songe.*

La contemplation des lagunes l'oppresse.
Je redoute la froideur pâle de sa chair
Et de ses yeux...

Elle recule comme saisie par un pressentiment.

SCENE II

La Dogaresse entre. Elle va vers la fenêtre. Pendant tout l'acte, ses yeux restent fixés sur l'eau du canal.

LA DOGARESSE

J'ai trop contemplé les lagunes.
J'ai trop aimé leurs eaux sans remous, leurs eaux brunes ;
Elles m'attirent comme un désastreux appel...
Je ne défaille plus sous le charme cruel
Des accords et des chants... L'eau morte a pris mon âme.

GEMMA

Les luths qui suppliaient, ainsi qu'un vaste appel,
Les voix qui s'exaltaient, plus vives qu'une flamme,
Ne font plus tressaillir le palais, telle une âme.

LA DOGARESSE

J'ai fait taire les luths... Le silence des eaux
A plus de volupté que les sons les plus beaux...
Ah! silence éternel où s'enlise mon âme!...

VIOLA, *dans un cri d'effroi.*

Oh! ne contemplez pas les lagunes!

LA DOGARESSE, *à Viola.*

Dis-moi,
N'as-tu point vu, sur l'eau sans clartés et sans voiles,
Un mystère d'azur et d'étranges étoiles?
Vers la nuit, n'as-tu point frissonné, comme moi,
D'un immense désir dans un immense effroi?

GEMMA, *s'approchant de la fenêtre.*

Le ciel bariolé détruit ses mosaïques
Il s'effrite, il s'effondre...

LA DOGARESSE

O grave Viola,
N'as-tu point frissonné, quand le soir révéla
Les verts hallucinants et les bleus magnétiques
De l'eau morte, les bleus d'abîmes, et les verts
S'insinuant en nous comme un songe pervers ?...
Ah! l'eau morte !...

VIOLA

Mais la stupeur de l'automne ivre !
Le couchant qui s'affirme en des clameurs de cuivre
Et qui s'éteint, plus doux qu'un musical soupir !
Les murs où, comme un sphinx, le soir vient s'accroupir...
Les vignes de la nuit, fiévreuses et funèbres,
Où sourd confusément le vin noir des ténèbres!

GEMMA

On croit voir refluer votre ondoyant manteau
Sur un rythme pareil au roulis d'un bateau.

LA DOGARESSE, *comme hallucinée.*

L'onde nocturne m'a dévoilé ce mystère :
Une mort amoureuse et pourtant solitaire,
Un silence oublieux où dorment les sanglots,
Un sommeil violet dans la pourpre des flots...

GEMMA

Détournez vos regards fébriles!...

LA DOGARESSE

L'eau m'appelle...
L'eau m'attire...

GEMMA, *suppliante.*

Madone...

VIOLA

Oh! vous êtes plus belle
Qu'au matin nuptial et bleu de Séraphim
Où riaient, à travers l'encens de la nef grise,
La harpe d'Azraël et le luth d'Eloïm,
Où les cloches jetaient leurs lys d'or sur Venise!

La Dogaresse sort lentement.

GEMMA

La lumière qui meurt à l'Occident se brise,
Et le soir s'engourdit en son verger d'azur.

VIOLA

Au fond de ma tristesse il sommeille une joie.

UNE VOIX DE FEMME, *du dehors.*

Elle se noie !

VOIX DE LA FOULE

Elle se noie !

VIOLA, *dans un grand cri.*

Elle se noie !
Mon âme se débat, comme en un rêve obscur...

GEMMA

Comme elle, qui s'en va vers la mer, j'agonise...
L'eau replie en rampant ses mille anneaux d'azur
Sur celle que j'aimais...

VIOLA

Les lagunes l'ont prise.

QUATRE POEMES INSPIRES DU GREC

I

Reste ici, homicide (lance) de bois de cornouiller, et ne répands plus le triste meurtre des ennemis autour de ton ongle d'airain : mais, fixée dans la haute demeure en marbre de l'Athéna, dis la bravoure du Crétois Echécratidas.

Anyta de Tégée

Quittant l'air troublé que laboure
Le glaive aux éclairs froids,
Redis au peuple la bravoure
Du valeureux Crétois.

Repose en paix, ô rouge lance !
Evoque, dans la somnolence
De ces murs au grave silence,
Les combats d'autrefois.

Dans l'ombre que l'encens parfume,
Près de l'autel serein,
Tu regrettes le sang qui fume,
Et le choc souverain ;
Sur la plaine où le jour s'efface,
Mélancoliquement tenace,
Tu ne dresses plus la menace
De ton ongle d'airain.

Ici, le soir fumeux attriste
De son rire fané
Le sanctuaire d'améthyste
Et de jaspe veiné.
Repose dans la ténèbre ample
Et pacifique de ce temple,
Où la vierge aux bras blancs contemple
L'image d'Athéné.

II

A Pan aux cheveux hérissés et aux nymphes protectrices des bergeries, Theudotos, qui fait paître des brebis, offrit ce présent sous son lieu d'observation. C'est parce que, un jour qu'il était grandement fatigué par l'été desséchant elles le reposèrent, lui ayant présenté dans leurs mains une eau douce comme le miel.

Anyta de Tégée.

D'invisibles pipeaux charment ma solitude.
Le soir voit défleurir le méliot des près.

O nymphes aux yeux verts, et toi Pan au poil rude,
Je vous offre ces fruits que l'automne a dorés.

Lorsque j'ai convoité la fraîcheur des fontaines,
Etendu sur la roche et las des longs chemins,
Vous m'avez apporté l'eau des sources lointaines,
O nymphes! dans le creux frissonnant de vos mains.

Je n'ai plus redouté l'aridité des sables,
Bouclier d'or où se double l'airain du ciel,
Car j'ai bu longuement dans vos mains pitoyables,
L'eau claire qui me fut plus douce que le miel.

III

Moi, Hermès, j'étais debout près du jardin ouvert aux vents, au croisement de trois chemins, près de la mer blanchissante, offrant aux hommes fatigués une halte dans leur route; et une source pure leur verse une eau fraîche.

Anyta de Tégée.

Ici, dans le verger où se croisent les vents,
Près du sable blanchi pour le sel et l'écume,
J'accorde le repos, loin des étés fervents,
Sur l'herbe aux frissons doux que le cerfeuil parfume.

Nul vent ne fait trembler les beaux pommiers fleuris.
La charmante langueur du mélilot s'exhale,
Et, baignant l'aloès et le vert tamaris,
La fontaine jaillit, riante et virginale.

Moi, l'Hermès dont les yeux suivent les flots d'étain,
Sur mon socle de pierre aux bords moussus, j'écoute
Le chant de l'eau, plus clair que le pipeau lointain,
Et les pâtres lassés font halte dans leur route.

IV

Ce lieu est à Kupris, puisqu'il lui fut toujours cher de voir du continent la mer brillante, afin qu'elle puisse accorder une navigation heureuse aux matelots; et, tout autour, la mer tremble, voyant la radieuse statue.

Anyta de Tégée

Sur les rocs ont erré les pieds nus de Kupris.
Elle aime à contempler, du haut de la falaise,
les ondes déployant leur violets d'iris
Dont l'immortel ennui s'exaspère et s'apaise.
Sur les flots ont erré les pieds nus de Kupris.

La vague a reconnu la voix de la Déesse
Qui jaillit autrefois du délicat embrun,
Blonde sous le jour blond que la tiédeur oppresse,

Et respirant l'iode ainsi qu'un frais parfum.
La vague a reconnu la voix de la Déesse.

Son image a dompté le courroux de la mer.
Elle accorde la paix et le soleil aux voiles,
Et, souriant aux nefs de son visage clair,
Elle fait resplendir les nuits belles d'étoiles.
Son image a dompté le courroux de la mer.

MES VICTOIRES

I

Tel un arc triomphal, plein d'ocres et d'azurs,
Les horizons du soir s'ouvrent larges et purs.

Quand passerai-je, avec mes Victoires dans l'âme,
Sous l'arc édifié pour celui qu'on acclame ?

L'arc mémorable et vaste enferme le couchant
En sa courbe pareille au rythme fier d'un chant.

Quand passerai-je, ayant sur moi comme un bruit d'ailes
Que font, dans l'air sacré, mes Victoires fidèles ?

Certes, l'heure n'est point aux poètes, et moi
Je n'ai que ma jeunesse et ma force et ma foi.

L'arc triomphal est là, clair parmi les nuits noires.
Quand passerai-je sous l'aile de mes Victoires?

II

Je le sais, – aujourd'hui cela fait moins de mal, –
Je ne passerai point sous un arc triomphal.

Je n'entendrai point la voix ivre des femmes
Qui sanglotent : « Voici l'offrande de nos âmes... »

Je passerai, sans fleurs, sans lauriers sans espoir.
Nulle ne m'attendra dans la pourpre du soir.

Résignée, et songeant aux défaites passées,
J'aurai sur moi le bruit de leurs ailes lassées...

Comme un arc triomphal plein d'ocres et d'azurs,
Les horizons du soir s'ouvrent larges et purs....

AURORE SUR LA MER

Je te méprise enfin, souffrance passagère!
J'ai relevé mon front. J'ai fini de pleurer.
Mon âme est affranchie, et ton ombre légère,
Dans les nuits sans repos, ne vient plus l'effleurer.

Aujourd'hui je souris à l'aube qui nous blesse.
O vent des vastes mers, qui, sans parfum de fleurs,
D'une âcre odeur de sel ranimes ma faiblesse,
O vent du large! emporte à jamais les douleurs !

Emporte les douleurs au loin, d'un grand coup d'aile,
Afin que le bonheur éclate, triomphal,
Dans nos cœurs où l'orgueil divin se renouvelle,
Tournés vers le soleil, les chants et l'idéal !

LA VENUS DES AVEUGLES

Le feuillage s'écarte en des plis de rideaux
Devant la Vénus des Aveugles, noire
Sous la royauté de ses lourds bandeaux.
Son temple a des murs d'ébène et d'ivoire
D'où monte l'odeur mortelle des nuits,
-Le reflet des sons, la couleur des bruits
Forment un arc-en-ciel blanc sur une mer noire.

Le mystère a masqué son visage inconnu.
Les yeux du silence et les yeux du rêve
Ont seuls contemplé son front sombre et nu,
Tel un ténébreux soleil qui se lève,
Elle a méprisé l'aurore et ses fards
Et le soir couché sous les nénuphars :
Car son orgueil ne veut que la ferveur du rêve.

Les Aveugles se sont traînés à ses genoux,
Et parfois, levant leur paupière rouge,
Semblent adorer un dieu sans courroux....
Et nul ne gémit et nulle ne bouge,
Mais, dans une extase où meurt le désir,
Où la main se tend et n'ose saisir,
Une larme a coulé de leur paupière rouge.

NAPLES

Le temple abandonné de la Vénus latine
Se recule et s'estompe à travers les embruns,
Et le déroulement rituel des parfums
Ne tourbillonne plus vers l'Image Divine.

Les roses, sur le marbre enfiévré par leur sang,
N'ont plus leur rouge ardent de rire et de rapine :
Le souffle violent de la Vénus latine
Ne traversera plus les soirs, en frémissant.

Par les fentes d'azur de ces murs en ruine,
Je contemple les prés, le soleil et la mer.
Les algues ont rempli de leur iode amer
Le temple abandonné de la Vénus latine.

Les patientes mains du soir ont lamé d'or
Les bleus italiens de la chaude colline,
Où, délaissant l'autel de la Vénus latine,
Les mouettes ont pris leur lumineux essor.

De ses yeux éternels la Déesse illumine,
Comme autrefois, la terre et l'infini des flots.
La mer salue encor de chants et de sanglots
Le temple abandonné de la Vénus latine.

LES COULEURS DE LA NUIT

Contemple les couleurs des ténèbres... Tes yeux
Sauront, mieux que les miens, interpréter les cieux.

J'ai vu le violet des nuits graves et douces,
Le vert des nuits de paix, la flamme des nuits rousses ?

J'ai vu s'épanouir, rose comme une fleur,
La lune qui sourit aux rêves sans douleur.

J'ai vu s'hypnotiser, à des milliers de lieues,
La méditation subtile des nuits bleues.

En écoutant pleurer les hiboux à l'essor
Mystérieux, j'ai vu ruisseler les nuits d'or.

LES YEUX GRIS

Le charme de tes yeux sans couleur ni lumière
Me prend étrangement : il se fait triste et tard,
Et, perdu sous le pli de ta pâle paupière,
Dans l'ombre de tes cils sommeille ton regard.

J'interroge longtemps tes stagnantes prunelles.
Elles ont le néant du soir et de l'hiver
Et des tombeaux : j'y vois les limbes éternelles
L'infini lamentable et terne de la mer.

Rien ne survit de toi, pas même un rêve tendre.
Tout s'éteint dans tes yeux sans âme et sans reflet,
Comme dans un foyer de silence et de cendre...
Et l'heure est monotone ainsi qu'un chapelet.

Parmi l'accablement du morne paysage,
Un froid mépris me prend des vivants et des forts...
J'ai trouvé dans tes yeux la paix sinistre et sage
Et la mort qu'on respire à rêver près des morts.

LES EBAUCHES

Le charme douloureux des ébauches m'attire,
Tel un gardénia qu'une haleine meurtrit.
Car la beauté jadis entrevue y sourit,
Harmonieusement, de son demi-sourire.

Les visages fuyants et les frêles contours
S'estompent sur la toile irréelle du rêve,
ne laissant au regard qu'une vision brève
Dont la divinité se dérobe toujours...

Car l'ébauche est la sœur fragile des ruines
Qui mêlent leur hantise et leur pâleur au soir,
Evoquant la lumière ancienne d'un pouvoir
Sombré dans le palais que voilent les bruines.

Et l'on sent défaillir le vouloir entravé
Sous la ténuité morbide de l'esquisse...
Sa grâce fugitive, où le regret se glisse,
A l'infini du vague et de l'inachevé...

EPITAPHE

Doucement tu passas du sommeil à la mort,
De la nuit à la tombe et du rêve au silence,
Comme s'évanouit le sanglot d'un accord
Dans l'air d'un soir d'été qui meurt de somnolence.
AU fond du Crépuscule où sombrent les couleurs,
Où le monde pâlit sous les cendres du rêve,
Tu sembles écouter le reflux de la sève
Et l'avril musical qui fait chanter les fleurs.
Le velours de la terre aux caresses muettes
T'enserre, et sur ton front pleurent les violettes.

SUR LA PLACE PUBLIQUE

Les nuages flottants déroulaient leur écharpe,
Dans le ciel pur, de la couleur des fleurs de lin.
J'étais fervente et jeune et j'avais une harpe...
Le monde se paraît, suave et féminin

Gris d'écorce, verts d'eau, violets d'amarante
Réjouissaient mes yeux large ouverts... J'entendais
Rire en moi, comme au fond d'un passé, l'âme errante
Et le cœur musical des pâtres irlandais.

Un matin, j'ai suivi des hommes et des femmes
Qui marchaient vers la ville aux toits bleus... J'ai quitté
Pour les suivre les bois pleins d'ombres et de flammes
Et j'ai porté ma harpe à travers la cité.

Puis, j'ai chanté debout sur la place publique
D'où montait une odeur de poisson desséché,
Et, dans l'enivrement de ma propre musique,
Je ne percevais point la rumeur du marché.

Car je me souvenais que les arbres très sages
M'avaient parlé, parmi le silence des bois...
A mon entour sifflaient les âpres marchandages
Mêlés aux quolibets des compères sournois.

Dans la foule criant son aigre convoitise,
Une femme me vit et me tendit la main,
Et je crus un moment qu'elle m'avait comprise,
Mais la femme aux bras nus poursuivit son chemin.

Je chantais franchement, – ainsi chantent les pâtres. –
Autour de moi, le bruit de la ville cessait,
Et, comme le couchant jetait ses lueurs d'âtres,
Je vis que j'étais seule et que le jour baissait...

Je me mis à chanter sans témoins, pour la joie
De chanter, comme on fait lorsque l'amour vous fuit,
Lorsque l'espoir vous raille et que l'oubli vous broie...
La harpe se brisa sous mes mains, dans la nuit...

SOMMEIL

O Sommeil, ô Mort tiède, ô musique muette !
Ton visage s'incline éternellement las,
Et le songe fleurit à l'ombre de tes pas,
Ainsi qu'une nocturne et sombre violette.

Les parfums affaiblis et les astres décrus
Revivent dans tes mains aux pâles transparences,
Evocateur d'espoirs et vainqueurs de souffrances
Qui nous rends la beauté des êtres disparus.

QU'UNE VAGUE L'EMPORTE...

La marée, en dormant, prolonge un souffle égal,
L'âme des conques flotte et bruit sur les rives...
Tout m'est hostile, et ma jeunesse me fait mal.
Je suis lasse d'aimer les formes fugitives.
Debout, je prends mon cœur où l'amour fut hier
Si puissant, et voici: je jette à la mer.

Qu'une vague légère et dansante l'emporte,
Que la mer l'associe à son profond travail
Et l'entraîne à son gré, comme une chose morte,
QU'un remous le suspende aux branches de corail,
Que le vouloir des vents contraires le soulève
Et qu'il roule, parmi les galets, sur la grève.

Qu'il hésite et qu'il flotte, un soir, emprisonné
Par la longue chevelure des algues blondes,
Que le songe de l'eau calme lui soit donné
Dans le fallacieux crépuscule des ondes...
Et que mon cœur, soumis enfin, tranquille et doux,
Obéisse au vouloir du vent et des remous.

Je le jette à la mer, comme l'anneau des Doges,
L'anneau d'or que les flots oublieux ont terni,
Et qui tomba, parmi les chants et les éloges,
Dans le bleu transparent, dans le vent infini...
L'heure est vaste, les morts charmantes sont en elle,
Et je donne mon cœur à la mer éternelle.